

Chicago, cité de théâtre

Michel Vaïs

Numéro 174 (1), 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92988ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaïs, M. (2020). Chicago, cité de théâtre. *Jeu*, (174), 76–79.

CHICAGO, CITÉ DE THÉÂTRE

Michel Vaïs

Si New York est la reine du théâtre aux États-Unis, Chicago pourrait bien être l'autre destination à viser pour les amateurs : en effet, elle fait preuve d'une activité théâtrale intense, notamment au sein de certaines communautés latino-américaines.

En octobre 2019 avait lieu une rencontre de l'Association internationale des critiques de théâtre (AICT) à Chicago. En 25 ans, c'était la quatrième fois qu'elle était invitée à organiser, d'abord en 1994, un stage pour jeunes critiques, puis à tenir une des réunions bisannuelles de son comité exécutif de 16 personnes dans cette ville qui, d'après la rumeur, est la plus théâtrale aux États-Unis après New York. C'est que Chicago possède un *Theater District* fort sympathique, bien identifié, avec des colonnes Morris annonçant partout les pièces présentées, et des bars, cafés et restos remplis d'affiches de spectacles de styles variés. Notons qu'en 63 ans d'existence, l'AICT n'a jamais organisé d'activités sur le territoire des États-Unis ailleurs qu'à Chicago.

Ce qui était frappant cette fois-ci dans la ville des vents, c'était la forte présence latino-américaine. Les participant-es ont eu la surprise de découvrir que la rencontre se déroulait pendant la Year of Chicago Theatre, ainsi qu'a été baptisée 2019, mais aussi pendant le festival de théâtre Destinos (3rd Chicago International Latino Theater Festival), qui avait lieu du 19 septembre au 27 octobre. À l'affiche cette année, 13 spectacles, une exposition et un concert. On y offrait

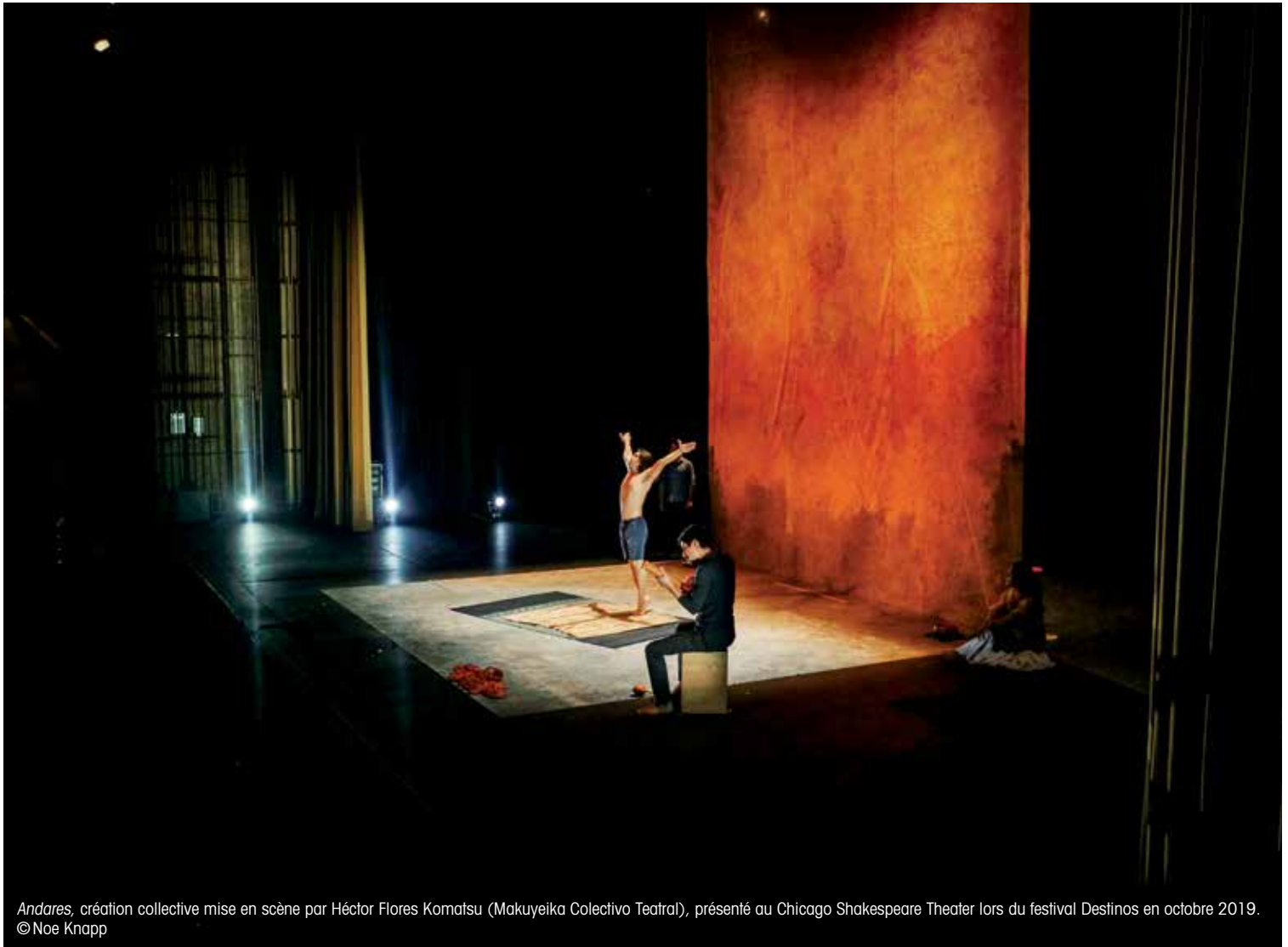
des pièces venues du Mexique, du Chili ou de Porto Rico, mais aussi de Los Angeles, de la Nouvelle-Orléans ou de New York, en plus de Chicago.

Sur les cinq spectacles vus en cinq jours (dont un fort populaire mais convenu *musical* venu de New York, *Hamilton*), il y eut une très convaincante *Maison de poupée* au Writers Theatre. Ce théâtre tout neuf, inauguré en 2016 à Glencoe, au nord de Chicago, appartient à une compagnie fondée en 1992 dans l'arrière-boutique d'une librairie de cette communauté de banlieue, par celui qui en est toujours le directeur artistique, Michael Halberstam. Il s'intéresse depuis toujours aux textes forts, surtout classiques, qu'affectionne un public aisé. Public qui le lui rend bien, puisqu'il a soutenu la construction d'un complexe magnifique de trois lieux théâtraux, ultra moderne et convivial, et le finance sans aucun soutien de l'État. Quant à *A Doll's House*, du Norvégien Henrik Ibsen, elle apparaît rafraîchie et réduite à un seul acte de 90 minutes, plus rythmée, avec des dialogues actualisés, moins répétitifs, et des personnages d'origines culturelles diverses adoptant un jeu réaliste. Le spectacle, en costumes d'époque, se déroule au centre d'une salle circulaire où chaque spectateur est à deux pas des interprètes.





A Doll's House (*Une maison de poupée*) d'Henrik Ibsen, adaptée par Sandra Delgado et Michael Halberstam, mise en scène par Lavina Jadhvani, présentée au Writers Theatre, à Chicago, en octobre 2019. Sur la photo : Cher Alvarez (à l'avant-plan) et Tiffany Renee Johnson (à l'arrière). ©Michael Brasilow



Andares, création collective mise en scène par Héctor Flores Komatsu (Makuyeika Colectivo Teatral), présenté au Chicago Shakespeare Theater lors du festival Destinos en octobre 2019. © Noe Knapp

Autre étonnement: le texte de l'auteur québécoise Rébecca Déraspe *Deux ans de votre vie* (traduite en *You Are Happy*), joué au Red Theater par un acteur et deux actrices, doublés par autant d'interprètes en langue des signes. La pièce traite de la relation entre un jeune homme suicidaire et sa sœur, qui tient à lui présenter une copine pour lui changer les idées. L'interaction parfois amusante entre les comédien·nes et leurs «interprètes» pouvait faire penser à celle que les marionnettistes aiment parfois entretenir avec les personnages qu'ils animent. Cela donne une épaisseur aux enjeux, chaque artiste (jouant ou interprétant en langue des signes) venant à tour de rôle au centre du plateau pour incarner l'un des trois personnages tandis que son vis-à-vis demeurait sur les côtés.

TRADITIONS ET RÊVE AMÉRICAIN

Les deux autres spectacles faisaient partie de la série Destinos. Ils étaient joués en anglais,

avec de nombreux passages en espagnol. Du Makuyeika Colectivo Teatral, *Andares*, titre que l'on peut traduire par «démarches» ou «chemins», est une création collective jouée en espagnol, mais aussi en langues maya, tzotzil, zapotèque et wixarika, avec surtitres en anglais. Trois interprètes s'accompagnant d'instruments de musique à cordes ou à percussion racontent des mythes ancestraux venus des régions les plus éloignées et isolées du Mexique. Le metteur en scène, Héctor Flores Komatsu, y fait état de façon poétique de sa quête personnelle de racines oubliées, que la société moderne a tendance à écraser. C'est un combat passionné, quotidien, pour faire reconnaître des cultures fortes menacées de disparition, incluant des interprétations de la genèse de l'univers et des cérémonies en lien avec la nature.

Le nom de la compagnie, Makuyeika, est en wixarika. Le metteur en scène s'en explique ainsi: en arrivant dans un village isolé des montagnes de Cohamiata, on lui a demandé

ce qu'il faisait dans la vie. Comme le mot «théâtre» ne semblait avoir aucun sens pour les Wixaritari, il a répondu qu'il voyageait, qu'il cherchait... Un homme s'est alors exclamé: «Ah! *makuyeika*», ce qui signifie «voyageur», ou, de façon plus insolente: «mule sans harnais». Les deux explications lui convenaient, aussi Komatsu a-t-il choisi ce mot pour nommer sa compagnie, qu'il a formée avec des jeunes gens rencontrés en chemin. C'est avec eux qu'il a créé *Andares*, qu'il présente comme une quête des origines multiples constitutives du peuple mexicain d'aujourd'hui. Le spectacle était présenté dans la petite salle d'un immense nouveau complexe, le Chicago Shakespeare Theater Navy Pier, trônant, comme son nom l'indique, au cœur d'un ensemble de quais formant un grand jardin. La salle principale, transformable de multiples façons et haute de plusieurs étages, accueille en permanence l'ensemble de l'œuvre shakespearienne dans des productions visiblement éblouissantes.



Hope: Part II of a Mexican Trilogy, d'Evelina Fernández, mis en scène par Ricardo Gutiérrez et Cheryl Lynn Bruce (Teatro Vista), présenté au Den Theatre, à Chicago, lors du festival Destinos en octobre 2019. © Joel Maisonet

Première compagnie théâtrale latino-américaine du Midwest, le Teatro Vista présentait *Hope: Part II of a Mexican Trilogy*, d'Evelina Fernández, mis en scène par Ricardo Gutiérrez et Cheryl Lynn Bruce. Fondée en 1991, la compagnie se produit dans divers lieux de Chicago et en tournée, aux États-Unis comme à l'étranger. Dans cette « comédie dramatique avec musique », jouée en anglais mais émaillée d'espagnol, neuf comédien·nes explorent la vie quotidienne d'une famille mexicaine écartelée, vivant aux États-Unis dans les années 1960. Alors que les jeunes gens sont attirés par l'*American way of life*, les parents et autres adultes autour d'eux tentent de les ramener aux grandes valeurs familiales du pays d'origine. Cela se passe alors qu'une société turbulente explose : montée du rock'n'roll, phénomène hippie, révolution sexuelle, arrivée au pouvoir de John F. Kennedy, crise des missiles à Cuba, assassinat de JFK, etc. Le déroulement de la pièce fait place à des ballades nostalgiques, à des scènes d'un réalisme mélodramatique et à

d'autres, complètement imaginaires. Une des filles rêve de se marier et d'avoir des enfants, tandis que l'autre, devant la faillite du modèle parental, ne pense qu'à s'émanciper. Quant aux jeunes hommes, ils sont aussi déchirés entre deux voies.

Un aspect amusant du spectacle y ajoute une dimension fantastique : la plus jeune fille de la famille, aussi soumise que religieuse et indulgente envers ses parents, téléphone régulièrement à... John Kennedy ! L'ayant vu à la télé lors de son accession à la présidence (et trouvant Jackie « pas si belle que ça »), elle décide de l'appeler au moment où il est aux prises avec les Soviétiques qui s'affairent à installer des missiles à Cuba. Ces conversations téléphoniques ponctuent l'évolution de la pièce comme un leitmotiv. La jeune fille a des idées pour éviter une guerre désastreuse, qui serait forcément nucléaire. N'écoutant que son courage, elle offre même à Kennedy d'appeler Fidel Castro pour lui expliquer le danger. Après JFK,

c'est donc le *lider máximo* que l'on voit, en ombres chinoises derrière un écran, prendre le combiné pour écouter les arguments de cette jeune Américaine qui parle la même langue que lui. (Comment ne pas penser à Greta Thunberg, qui nous a montré qu'aux âmes bien nées, rien n'est impossible !) Elle explique à Fidel qu'ayant été élevé par des jésuites, il doit croire à la bonne foi de ce rare président américain catholique qui, au nom de la charité chrétienne, n'exposerait jamais son peuple aux affres d'une guerre sans merci... Et ça marche ! Fidel fait reculer ses amis russes avec leurs missiles tournés vers la Floride, et la guerre est ainsi évitée. Le public, qui saisit immédiatement les sous-entendus en espagnol de cette fable soixante-huitarde, en redemande !

Ainsi, le théâtre bien vivant de Chicago, soutenu apparemment par des fonds privés inépuisables, réunit des spectateurs jeunes et vieux de toutes origines, autant sur les scènes que dans les salles, petites ou grandes. •